Pierre BAYLE, Les «Éclaircissements». Édition des
«Éclaircissements» du Dictionnaire historique

Critique et études recueillies par Hubert Bost et Antony McKenna. Paris,
Honoré Champion, 2010, 548 p.

Daniel Vidal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/22631>
DOI : 10.4000/assr.22631
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010
Pagination : 9-242
ISBN : 9782713223013
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « Pierre BAYLE, Les «Éclaircissements». Édition des «Éclaircissements» du Dictionnaire historique », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 152 | octobre-décembre 2010, document 152-10, mis en ligne le 13 mai 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/22631> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.22631>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Pierre BAYLE, Les «Éclaircissements». Édition des «Éclaircissements» du Dictionnaire historique

Critique et études recueillies par Hubert Bost et Antony McKenna. Paris, Honoré Champion, 2010, 548 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

Pierre BAYLE, Les «Éclaircissements». Édition des «Éclaircissements» du Dictionnaire historique, Critique et études recueillies par Hubert Bost et Antony McKenna. Paris, Honoré Champion, 2010, 548 p.

- 1 En 1696, paraît à Rotterdam le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle. Son succès fut immédiat. Mais le consistoire de l'Église réformée, à la demande de Pierre Jurieu, ardent contradicteur de Bayle, n'autorise la seconde édition (1702) que si l'auteur apporte corrections et précisions à plusieurs de ses articles, suspects de transgressions ou de dérives doctrinales, dans l'ordre de la théologie réformée, et de l'intelligence véritable des Écritures. Bayle se soumet à cette condition, mais justifie ses choix en publiant, en préface à cette réédition, ces *Éclaircissements sur certaines choses répandues dans ce Dictionnaire*, concernant athéisme et fidéisme, manichéens et problématique du mal, pyrrhonisme et rapports entre foi et philosophie, et «obscénités», où est mise en cause l'écriture baylienne en son principe même. Aujourd'hui livrés au lecteur pour la première fois en leur intégralité, ces *Éclaircissements* ont fait l'objet d'un colloque tenu à Paris en 2006. L'importance de cette édition complète ne tient pas seulement aux précisions que Bayle apporte à ses censeurs, sous la forme, le plus souvent, d'une défense bec et ongle, et cependant tout en souplesse et subtilité. Elle invite aussi l'ensemble des intervenants à se saisir d'une aussi rare opportunité pour tenter de définir, en Bayle, dans les intermittences et

variations de ses positions et postures, quelque figure de plus grande stabilité. Ce qui ne va pas sans les plus séduisantes difficultés. Que fut donc Bayle, philosophe et moraliste, homme de cœur et de raison, huguenot et désenchanté, fidèle s'il se peut à sa foi, et de tentation, ou passion, d'athéisme – mobilité du personnage, insaisissable d'être en mouvement perpétuel entre régimes de sens disparates, et cependant toujours précis en ses jugements et critiques?

- 2 Bayle lui-même ne fait pas mystère de sa «diversité», qui fonde sans doute sa primauté dans l'affirmation des toutes proches Lumières. Il porte très vite le défi en son point le plus névralgique, et décisif, que la plupart des intervenants soulignent comme la raison de son impossible univocité: son écriture, style et rythme confondus, tissages avers et revers. En sa préface, il note – et ce n'est pas esquivé, mais cœur même de la question –, que son *Dictionnaire* est une somme de «réflexions un peu libres et peu conformes aux jugements ordinaires». Ce sont, écrit-il, «pensées répandues à l'aventure et incidemment». On a pu voir en ces arguments quelque stratégie d'évitement, quelque désinvolture. Tant s'en faut, cependant, qu'il en soit ainsi: Bayle est d'éthique trop exigeante, par delà la dissémination de ses thèmes et de ses références, pour que ces jugements négatifs puissent le concerner. Car Bayle est homme de profonde solitude, certes présent au centre de réseaux intellectuels puissants et écoutés, mais, dès lors qu'il prend la plume, se voulant libre de sa méthode et de ses attendus. Homme dès lors insoumis à quelque autorité qui ne vienne du profond de sa conscience. Je suis, dit-il, «un homme tout à fait laïque», qui «jette ses sentimens comme une épingle dans une prairie», et, à l'instar de Montaigne, n'ayant «souci d'être suivi». Mais il y a plus: Bayle est de double jeu, de double «je»: il fait métier d'historien, et chaque entrée du *Dictionnaire* témoigne de l'immense et précise collecte des informations à laquelle il se livre – et il est «commentateur» des faits qu'il recueille comme autant de vocations à interprétation. Il dit les choses et leurs mots, et souvent ces mots mêmes prennent à ce point le parti des choses, qu'ils paraissent en être la formule exacte. Mais Bayle jamais ne s'en tient à cette exactitude, et recompose son argumentaire au fil d'une écriture comme une mer recommencée, «sans suivre aucun système, aucune méthode, aucun ordre», ainsi qu'il en va de Montaigne, qui «entassait et fafilait tout ce qui lui était présenté par sa mémoire». C'est sous cette condition d'écriture et de ses métamorphoses, qu'il convient de le lire, et de prendre la mesure des nouvelles clartés qu'il apporte aux lecteurs de son œuvre capitale. Des athées, convient-il, j'ai parlé, qui ont «surpassé en bonnes mœurs la plupart des idolâtres», car n'ayant «point le droit (de) représenter les gens tels qu'on voudrait qu'ils eussent été, il faut que je les représente comme ils étaient», en leur vertu propre. Nul besoin d'artifice rhétorique pour cela. Précisant l'article sur les manichéens, il pose que le «mystère» du mal ne trouve de «résolution» ni dans la foi, cette «certitude achevée» dont l'objet est «inévident», ni dans la science, qui «produit tout ensemble l'évidence de l'objet, et la pleine certitude de la persuasion». Quant aux pyrrhoniens, Bayle plaide pour «l'incompétence du tribunal de la philosophie pour le jugement des controverses entre chrétiens», et répond aux accusations d'obscénités par l'exigence d'écriture, qui impose que l'on «ne ferme pas la porte aux objets qui salissent l'imagination», et réclame qu'à un «écrivain qui ne suit pas les manières les plus communes», soit reconnu le droit d'avoir «ses raisons, et qu'il ne feroit pas cette démarche si, par un long examen de sa matière, il n'en eût envisagé tous les côtes avec plus de soin que ne le font ceux qui se contentent de lire». Qu'il y ait en la rédaction du *Dictionnaire* maintes digressions, et subtilités parfois redoutables, sans doute. Mais c'est bien d'un travail d'écrivain que

Bayle est comptable, et toute critique historienne qui tiendrait cela pour jeu singulier et sans valeur, prendrait le risque de faire contresens.

- 3 Les études présentées en cet ouvrage prennent pour l'essentiel en compte cet impératif d'écriture, renouvelant ainsi la pensée baylienne en ses complexités et rigueurs. Une pensée qui, loin d'être en perpétuelle division d'avec elle-même, n'apparaît telle que d'être rapportée à des «objets» par définition multivoques. T. Lennon peut alors plaider pour «l'unité de conscience» de l'homme Bayle, dont la «perception» et l'esprit se disposent en consonance avec les lieux et temps du monde. C'est cela même qui détermine le «style» de Bayle: cette capacité, cette obligation, soulignée par N.Piqué, de «penser la temporalité sur le mode proprement humain de la diversité et de la nouveauté». L'unité du signe, qui renvoie à celle du «monde», en est fragilisée, comme en est destituée celle de ce monde, entré dès lors en «désenchantement». Non, le monde n'est pas un entrelacs de «signes ou de marques de la présence divine», laquelle est affaire d'«arrière-monde» à vrai dire échappant à toute connaissance et compétence. Bayle aux prises avec l'affirmation d'une transcendance et son impossible pensée. Une transcendance, précise M.-C. Pitassi, qui ne peut «s'atteindre par la voie spéculative de la vérité absolue», dispensatrice de «valeur cognitive universelle», mais qui, pour le philosophe de Rotterdam, dépend «d'un assentiment subjectif». Là se situe ce que l'on pourrait appeler la condition tragique de Bayle, partagé entre une raison qui le porte vers quelque sublime athéisme, et la nostalgie d'une dé-raison, ou d'une irraison, qui en appelle à un fidéisme malgré tout. La notion d'«examen», entendue comme épreuve capitale dans la démarche baylienne, peut s'en trouver affaiblie, de devoir maintenir en tous moments cette tension entre subjectivité et rationalité, en leur égale rigueur. Cet affaiblissement, il se peut cependant qu'il ne témoigne que d'un moment dans le déploiement de la méthodologie de Bayle. Sans doute, tout bien «examiné», aucune philosophie cohérente, remarque A.McKenna, «ne peut fonder la foi au Dieu chrétien», et tout «dogme» est faux, qui est réfuté par les «notions claires et distinctes de la lumière naturelle». Mais il ne s'ensuit pas que l'examen trouve ici sa limite. Au contraire, me semble-t-il. La foi ne peut s'exprimer, dit l'auteur, que par des «formules» qui aussitôt «suscitent de nouvelles questions et de nouveaux doutes, de nouvelles définitions et de nouvelles frontières». Et il ne saurait en être autrement, pour une pensée libérée de toute dogmatique. Ainsi «la parole crée l'incertitude», et toute foi est «équivoque» – à l'infini sans réponse, comme un examen sans trêve, une analyse inachevable.
- 4 Cette tension entre ce qui relève du subjectif et ce qui relève de la rationalité «objective» peut être levée, si l'on accepte, avec E.James, qu'il n'est chez Bayle nulle «cloison étanche entre Révélation, vérité de fait et raison naturelle». Ou, à l'inverse, avec A. Minerbi Belgrado, qu'«aucune notion théologique n'est en mesure de combler l'écart entre “notions communes” et conduite divine». Sans doute convient-il de demeurer en la «différance» que Bayle habite, entre foi et raison, et leurs régimes propres d'autorité. Ch. Berkvens-Stevelinck rappelle ce «double discours, parfaitement honnête, authentique», qui fonde la singularité de Bayle – l'intervention sans ambiguïté sur «le champ épistémologique de la raison», puis «dans celui de la foi». Sacrifier l'un à l'autre, délégitimer l'un par rapport à l'autre, serait faire s'effondrer le «système» de Bayle, quand même notre philosophe fuyait, on l'a vu, tout esprit de système. Au moins constatait-il, selon la formule de G.Paganini, «un manque de point fixe dans le discours théologique», qui lui interdisait d'adhérer à quelque théologie transcendante. Qu'il ait en permanence réfuté toute conciliation entre foi et raison, qui gommerait les

«décalages» de registres où l'une et l'autre s'inscrivent – ainsi que le souligne K.Irwin –, l'ensemble de son œuvre en fait, si l'on peut dire, foi. De même que, dans sa défense et illustration de l'«athéisme vertueux», il ne fait guère de doute que se cache, selon les termes de J. Lagrée, «un aveu voilé d'athéisme» personnel. Passionnel? Car voici que, toute insoumission philosophique dûment déclarée (jamais, note J.-M. Gros, la philosophie ne saurait en cette œuvre accepter un «statut ancillaire vis-à-vis de la théologie»), Bayle redonne aux passions humaines une importance fondamentale dans la conduite de vie. J.Lagrée propose à juste titre de mettre en pleine lumière, au principe de la démarche du philosophe, une véritable «analytique des affects», dont la variabilité et l'intensité permettraient, de l'idolâtre à l'athée «vertueux» et au «chrétien véritable», de dessiner une carte des mœurs, qui ne soit pas carte du Tendre...

- 5 L'analyse du «comportement passionnel de l'homme», raisons et déraison aboutées, implique chez Bayle le plein usage d'une critique sceptique, qui repose, selon le regard de L.Bianchi, sur un «rationalisme moral». C'est à cette condition que notre philosophe peut revendiquer son statut d'historien en même temps que de lettré questionnant éperdument le monde. Bayle, note R.Wheelan, en une intervention remarquable sur le rire et toute la saveur de la provocation, «investit l'écriture historique d'un double savoir de vérité et d'instruction morale», désacralisant la religion de l'adversaire et «sapant son autorité théologique». Mais cette posture concerne aussi bien les écrits «masqués» de Bayle contre ses coreligionnaires exilés en Provinces-Unies. G.Mori rappelle que dans son *Avis aux réfugiés*, dont l'auteur multiplie les pistes pour ne pas être identifié, Bayle, d'un point de vue fictivement catholique, prend à partie les ministres ou les simples laïcs émigrés, sur les questions essentielles du libre examen, de la tolérance, de la loyauté envers le pouvoir politique, etc. (*Arch.*, 142-3, 2008). Ici, le rire se fait accusateur, mêlant morale et politique, éthique et religion, et proclamant ce que Mori définit comme «la faillite civile du christianisme». Dans le temps même, rappelle L.Simonutti, où Bayle prône à la fois la «souveraineté absolue par rapport à la liberté des consciences», et plaide pour «l'instauration de la tolérance dans la société civile».
- 6 Mais si l'on peut se demander s'il est «un» Bayle et que cet un soit «vrai», l'on peut aussi bien se demander, s'il est, en son œuvre, une position ferme quant au fait de religion. N.Stricker conclut de la lecture du *Dictionnaire* et des *Éclaircissements*, que «la religion n'est pas un attribut essentiel de l'homme», et que la figure du vrai chrétien est ici figure «utopique», homme d'impossibles justice et grâce, et cependant l'une et l'autre revendiquées comme topiques de fin du monde. Sans doute convient-il de prendre cette formule en son sens le plus radical, car toute la pensée de Bayle se déploie comme argumentaire rebondissant en lui-même, à toutes fins utile, mais sans qu'il y ait fin. Leibniz a saisi cette pente en la durée de Bayle, «plus porté, écrit-il, à faire valoir les difficultés sur une question quelconque, qu'à les résoudre». Commentant ce jugement, M. Pécharman magnifie chez Bayle ce «plaisir du doute», comme il fut dit, du texte, un égal plaisir. Doute quant à la foi, doute quant à la morale du monde, doute quant au principe de l'homme et de sa destinée: Bayle, on l'a vu, «désenchanté», entre ces deux abîmes qu'évoque J.-L. Solère – un fidéisme paisible, «fidéisme raisonnable» dont T.Ryan déconstruit le paradoxe –, et une philosophie athée qui risque à tout instant de s'abâtardir en positivisme plat. Et cette question redoutable que pose Solère au «rationalisme» de Bayle et à son engagement/ désengagement aux marges de la foi:

«où s'arrêter dans l'usage de la raison?» Où s'arrêter, aussi bien, dans l'expérience de la foi?

- 7 Si Bayle avait réponse simple à cette double interrogation, serait-il encore Bayle? – toujours «en déplacements très rapides d'une philosophie à une autre», ce qui fonde chez lui, à bien entendre O. Abel, cette capacité à saisir toutes les nuances d'un fait d'histoire ou de morale, leurs apories, leurs ouvertures, leurs aventures. Bayle est cela-même: le conflit (d'interprétations, d'allégeances, de causalités), le conflit comme raison et racine de soi. «Ni dedans ni dehors, ajoute l'auteur, en amont des bifurcations mais aussi légèrement ailleurs». Question de style, il va de soi, en cette «oscillation» qui organise véritablement la «question sceptique». Plus radicalement encore, Bayle «élargissant la raison sur son socle interrogatif», assuré par là de ne pas se fourvoyer dans les platitudes d'un fonctionnalisme avant la lettre, mais au contraire «problématisant la réponse jusqu'à ce qu'elle laisse apparaître une interrogation inédite». Ainsi en va-t-il de la «raison corrosive» de Bayle, et du doute essentiel qui en est la loi. Un doute tout de rire, on l'a vu, mais tout de douleur aussi. Bayle, écrit O. Abel, «est une victime éberluée, consternée, mesurant pas à pas l'étendue des désastres de son temps et de tous les temps». Il fallait que cela fût dit, pour que soit pleinement mise en lumière cette haute figure de l'insoumission de l'esprit.

- 8 Mais il fallait en finir aussi bien avec une appréciation toujours trop facile, et donc suspecte, ou approximative, d'un Bayle pétri de contradictions, jouant avec, dissimulant ses principes et ses modalités argumentatives, portant à ironie ce qu'il se propose de dénoncer, afin de se laisser quelque espace de retrait et la possibilité de garder le masque pour conserver la plume. S'en tenir à cette lecture de Bayle, serait ignorer le positionnement de soi comme site, on l'a dit, de conflit. Mais ignorer du même coup que cette instance conflictuelle est inséparable du «conflit herméneutique» qu'analyse H. Bost, et qui en est sans doute la raison et le fondement. Un conflit qui se noue entre philosophie, littérature et histoire, selon une «stratégie "tourmentée et moqueuse"», écrit S. Brogi, et dont H. Bost, auteur d'ouvrages de références sur le philosophe de Rotterdam (*Arch.*, 134-14; 136-18, 2006) conteste l'analyse qu'en propose Leo Strauss. Sans doute, constate-t-il en effet, l'ironie est-elle «un moyen rhétorique auquel Bayle recourt fréquemment», mais qui n'est pas sollicité pour éluder une difficulté argumentaire, ou tourner en dérision les objections de ses adversaires. Tout au contraire: l'ironie est à prendre en son sens pourrait-on dire «socratique», pour l'essentiel autorisant, à qui elle s'adresse, la capacité de se convaincre par lui-même de la juste réponse à donner à la question posée. Loin de brouiller les cartes de l'échange d'arguments, ou de la dispute et de la controverse, l'ironie baylienne participe de cette maïeutique, infiniment plus féconde qu'une simple pédagogie disant la «vérité» toujours de surplomb. Ainsi en va-t-il de la dissimulation, dont on a dit à suffisance les raisons «politiques» et religieuses. Mais il en va de ce jeu de masques comme des hétéronymies chez Pessoa. L'auteur multiplié par des jeux de miroir n'exprime par là rien d'autre que le statut toujours pluriel et ouvert de qui s'offre à l'épreuve d'écriture. H. Bost propose en outre à juste titre d'entendre ce procédé comme «suggestion» et «mise en scène» permettant l'énoncé d'affirmations «les plus audacieuses» sous couvert d'une indécision sur la véritable identité de l'auteur. Ainsi l'auteur se libère de toute «autorité», celle-ci dévolue désormais aux lecteurs et à leur propre aptitude à conclure. Demeure le reproche de «contradiction», Bayle passant d'un jugement à un autre, sans autre forme, apparemment, de procès. Ainsi de la relation entre foi et raison, révélation et examen critique, etc. La nécessité des *Éclaircissements* tient en

partie à cette «difficulté». Mais à bien y regarder, apparaît comme contradictoire ce qui relève d'un changement de plan et de perspective, selon le mouvement même qui fonde, chez Bayle, la «vérité» comme instance toujours traversée d'incertitude. Il n'est pas homme de la preuve, mais pleinement homme de la quête. Dès lors, nulle préciosité en son écriture: c'en serait fait, note H.Bost, «de tout savoir et de tout discours». Mais de précision, toujours plus.

- 9 Les textes ici commentés en témoignent. Et dès lors que Bayle découple strictement la question de sa foi et sa «pratique intellectuelle», en cet entre-deux d'abîmes que signalait J.-L. Solère, toute l'œuvre du philosophe, conclut H.Bost, est cet «effort (...) pour comprendre ce qui, en tout homme et donc en lui d'abord, échappe au raisonnement». Engageons-nous alors sans plus attendre en la lecture de ce Bayle, son vertige, sa jubilation, son inquiétude.